

Le libertaire

Adresser tout ce qui concerne
l'administration à L'ÉCOIN

HEBDOMADAIRE ANARCHISTE
69, BOULEVARD DE BELLEVILLE — PARIS

Contre les bourreaux!

Les prolétaires de tous les pays commencent à s'émouvoir.

L'indignation de leur conscience et le frémissement de leur cœur croissent en raison directe de l'atrocité des précisions qui les documentent sur le degré de la sauvagerie avec laquelle les dirigeants d'Espagne persécutent les syndicalistes et anarchistes de ce pays.

Pays, que la nature a fait magnifique ! Ciel pur, sous-sol riche, terre fertile, sites enchantés, cités pittoresques peuplées de souvenirs admirables et d'incomparables chefs-d'œuvre, population que le croisement des races et le mélange des sangs a ornée de mille beautés ; à Espagne, qu'on fait de toi, qui aurais pu être si heureuse, si libre, si prospère et si chevaleresque, l'ignorance, fanaticisme des moines, la morgue brutale de la soldatesque, l'apréacité de les maîtres économiques et l'aveuglement intéressé de tes gouvernements !

Ces bandits conjurés, ces malfaiteurs associés, ces forbans coalisés ont fait de l'Espagne une terre désolée, morne et misérable et de la population qui a l'infortune d'habiter un ramassis lamentable de dénus et d'esclaves qui dominent cyniquement et qu'affament sans merci la classe capitaliste et la caste gouvernante.

Faibles garanties constitutionnelles suspendues, liberté de la presse supprimée, droit d'association et de réunion aboli ; c'est le retour au régime de l'Inquisition d'écrable mémoire : lèvres silencieuses, têtes inclinées, échines courbées, pensée engourdie, conscience obturée ; tout un peuple vautré dans la crainte, aplati dans la terreur, écrasé sous la violence, anéanti par l'assassinat.

Un miracle que l'esprit de révolte n'ait pas été totalement noyé dans le sang. Il est encore vivant, robuste, indomptable ; il a trouvé refuge dans le courage héroïque de quelques milliers d'hommes, dont la farouche énergie ne recule devant rien.

Les bourreaux ont beau braquer, empêcher, torturer ces admirables révoltés ; ils ne parviennent à en avoir raison que par la mort. Mais, aujourd'hui comme toujours, en Espagne comme partout, le sang des martyrs, semé de lèvres, enfante de nouveaux soldats pour la révolte.

Faisons-nous, en faveur de ces nobles times de la réaction espagnole, tout que nous avons, le devoir et la possibilité de faire ?

Il me semble que non ! Qu'est-ce qu'un pauvre petit articie, paraissant chaque semaine, et tu par vingt mille lecteurs dans un pays comme la France ? Que sont quelques meetings réunissant quelques centaines d'auditeurs ?

Ah ! pourquoi chacun de nous n'a-t-il pas cent plumes ? Pourquoi n'a-t-il qu'une voix ?

Et pourtant, oui, chacun de nous les possède ces cent plumes et ces cent voix ; en tout cas il peut, comme s'il les possédait ; il sait que, à ceux qu'il rencontre, avec lesquels il travaille, qu'il trouve dans son entourage, chacun de nous, anarchistes, parle en toutes circonstances, à tous instants, de nos frères espagnols, des mesures qu'ils subissent, des persécutions qu'ils endurent et des crimes dont ils meurent. Il suffit que chacun de nous laisse parler hautement, publiquement et sans cesse, son cœur plein de colère et sa conscience soulevée d'indignation ; il suffit qu'il propage inlassablement la haine violente qui lui inspirent les bourreaux et qu'il fasse partager à ceux qui l'écoutent son inébranlable résolution de leur arracher leurs victimes.

Je ne puis affirmer qu'un tel effort suffira à empêcher toutes les résistances. Mais il est certain que nous avons le devoir d'accomplir cet effort.

SEBASTIEN FAURE.

Les atrocités continuent

Cette semaine, plusieurs correspondances me sont parvenues. Elles concernent des précisions qui donnent le frisson. Je me borne à en reproduire les principaux passages et l'en respecte la forme — dût la syntaxe en souffrir quelque peu — afin de laisser à ces lettres leur caractère propre.

Plusieurs de mes correspondants m'avaient écrits qu'ils sont évidemment surveillés et quelques-uns d'entre eux ont été, ces jours-ci, inquiétés. Je prie ces camarades de ne pas se laisser intimider par ces tracasseries et de continuer à me transmettre leurs précieuses, leurs indispensables informations.

D'autres Documents

Deux condamnations à mort

Barcelone, 17-12-21. — Cette audience, consacrée au tribunal suprême, s'est occupée de juger Martin Martí, Colomer, Víctor Sabater Martínez et José Pérez Sanclement, accusés de l'assassinat de Théodore Jenny et de tentatives d'assassinat contre ses fils.

Les ouvriers Martin Martí et Víctor Sabater ont été condamnés à la peine de mort pour assassinat et chacun à deux peines de 14 ans 8 mois 1 jour de travaux forcés pour 2 tentatives d'assassinat. José Pérez s'est vu infliger 14 ans 8 mois 1 jour de travaux forcés. La sentence a été confirmée au supérieur tribunal et a été remise au ministre des Grâces et de Justice. Le « fiscal » a été opposé à l'Amnistie que pourrait accorder le ministre des Grâces.

Il convient de se rappeler les faits. Après l'assassinat de Jenny et les agressions contre ses fils, la police procéda à plusieurs arrestations. Il fallait des victimes. L'instruction des détenus ne révélait rien ; c'est alors qu'on emploia la torture savante pour essayer d'arracher quelques aveux aux

prisonniers. Ces tortures déprimèrent ces malheureux au point de rendre José Pérez à demi fou. Profitant de son inconscience, la police lui fit dénoncer ses compagnons. Toute l'affaire et les terribles condamnations qui en découlent sont basées sur les « révélations » de ce malheureux malade.

Vingt-deux témoins venaient décharger Martin Martí et lui affirmer leurs sympathies ; leurs voix n'ont pas été entendues, seules les déclarations d'un irresponsable ont prévalu.

C'est ainsi qu'un juge en Espagne, l'hydre capitaliste aura ses victimes, et la comédie du jugement sauvera les apparences.

De qu'est un « détroué gouvernemental »

Nous avons connaissance de nouvelles arrestations arbitraires tous les jours ; le traditionnel prétexte invoqué : détroué gouvernemental ou, plus clairement, individu suspect de professer des idées « subversives ».

Voici la traduction de note de la préfecture de police, qui vient corroborer cette affirmation :

« José Llamas et le « Híena » a été arrêté récemment ; il était affilié au Syndicat unique du ramassage de l'eau et fait partie des groupes d'action de San Andrés et Clot.

« En juillet 1918, il entra dans les ateliers de M. Z. A. et fut renvoyé en janvier suivant pour sa mauvaise conduite (il était syndicaliste). »

Il aurait pris part à quelques attentats et jouissait d'un grand prestige dans les organisations syndicalistes.

« Il est interdit en prison en qualité de détroué gouvernemental. »

Et cet homme, sur de simples présomptions, est enfermé pour des mois ; il sera sans doute, après une longue prévention, rendu aux siens faute de preuves ; mais la prison et les mauvais traitements qu'elle comporte auront détruit sa santé.

Le bagne de Fernando Po

Nous n'ignorons pas que de nombreux camarades souffrent terriblement du bagne de Fernando Po. Le récentement espagnol le reconnaît. Le gouvernement : mais il a toujours affirmé qu'il n'y avait que des Espagnols dans ce pénitencier lointain. Cela ferme consacra toute son énergie pour obtenir un peu de bien-être pour les détenus, comme tous les frères qui endurent à l'heure actuelle les mêmes souffrances. Ces derniers, d'un dévouement incontestable, ne peuvent pas être oubliés, il ne suffit pas d'employer tous les moyens pour les arracher à la prison. La détention prolonge leur santé et, lorsqu'ils nous reviennent, ce ne sont plus que de pauvres tuberculeux qui ne tarderont pas à mourir. Nous devons donc faire en sorte qu'ils nous soient rendus très prochainement pour cela nous devons donner à notre campagne toute l'extension qui lui convient.

Le bilan de Fernando Po, auquel nous devons faire face, est lourd de responsabilités. Cela n'est pas une excuse, mais il faut faire face à la réalité.

Le bilan de Fernando Po, auquel nous devons faire face, est lourd de responsabilités. Cela n'est pas une excuse, mais il faut faire face à la réalité.

Le bilan de Fernando Po, auquel nous devons faire face, est lourd de responsabilités. Cela n'est pas une excuse, mais il faut faire face à la réalité.

Le bilan de Fernando Po, auquel nous devons faire face, est lourd de responsabilités. Cela n'est pas une excuse, mais il faut faire face à la réalité.

Le bilan de Fernando Po, auquel nous devons faire face, est lourd de responsabilités. Cela n'est pas une excuse, mais il faut faire face à la réalité.

Le bilan de Fernando Po, auquel nous devons faire face, est lourd de responsabilités. Cela n'est pas une excuse, mais il faut faire face à la réalité.

Le bilan de Fernando Po, auquel nous devons faire face, est lourd de responsabilités. Cela n'est pas une excuse, mais il faut faire face à la réalité.

Le bilan de Fernando Po, auquel nous devons faire face, est lourd de responsabilités. Cela n'est pas une excuse, mais il faut faire face à la réalité.

Le bilan de Fernando Po, auquel nous devons faire face, est lourd de responsabilités. Cela n'est pas une excuse, mais il faut faire face à la réalité.

Le bilan de Fernando Po, auquel nous devons faire face, est lourd de responsabilités. Cela n'est pas une excuse, mais il faut faire face à la réalité.

Le bilan de Fernando Po, auquel nous devons faire face, est lourd de responsabilités. Cela n'est pas une excuse, mais il faut faire face à la réalité.

Le bilan de Fernando Po, auquel nous devons faire face, est lourd de responsabilités. Cela n'est pas une excuse, mais il faut faire face à la réalité.

Le bilan de Fernando Po, auquel nous devons faire face, est lourd de responsabilités. Cela n'est pas une excuse, mais il faut faire face à la réalité.

Le bilan de Fernando Po, auquel nous devons faire face, est lourd de responsabilités. Cela n'est pas une excuse, mais il faut faire face à la réalité.

Le bilan de Fernando Po, auquel nous devons faire face, est lourd de responsabilités. Cela n'est pas une excuse, mais il faut faire face à la réalité.

Le bilan de Fernando Po, auquel nous devons faire face, est lourd de responsabilités. Cela n'est pas une excuse, mais il faut faire face à la réalité.

Le bilan de Fernando Po, auquel nous devons faire face, est lourd de responsabilités. Cela n'est pas une excuse, mais il faut faire face à la réalité.

Le bilan de Fernando Po, auquel nous devons faire face, est lourd de responsabilités. Cela n'est pas une excuse, mais il faut faire face à la réalité.

Le bilan de Fernando Po, auquel nous devons faire face, est lourd de responsabilités. Cela n'est pas une excuse, mais il faut faire face à la réalité.

Le bilan de Fernando Po, auquel nous devons faire face, est lourd de responsabilités. Cela n'est pas une excuse, mais il faut faire face à la réalité.

Le bilan de Fernando Po, auquel nous devons faire face, est lourd de responsabilités. Cela n'est pas une excuse, mais il faut faire face à la réalité.

Le bilan de Fernando Po, auquel nous devons faire face, est lourd de responsabilités. Cela n'est pas une excuse, mais il faut faire face à la réalité.

Le bilan de Fernando Po, auquel nous devons faire face, est lourd de responsabilités. Cela n'est pas une excuse, mais il faut faire face à la réalité.

Le bilan de Fernando Po, auquel nous devons faire face, est lourd de responsabilités. Cela n'est pas une excuse, mais il faut faire face à la réalité.

Le bilan de Fernando Po, auquel nous devons faire face, est lourd de responsabilités. Cela n'est pas une excuse, mais il faut faire face à la réalité.

Le bilan de Fernando Po, auquel nous devons faire face, est lourd de responsabilités. Cela n'est pas une excuse, mais il faut faire face à la réalité.

Le bilan de Fernando Po, auquel nous devons faire face, est lourd de responsabilités. Cela n'est pas une excuse, mais il faut faire face à la réalité.

Le bilan de Fernando Po, auquel nous devons faire face, est lourd de responsabilités. Cela n'est pas une excuse, mais il faut faire face à la réalité.

Le bilan de Fernando Po, auquel nous devons faire face, est lourd de responsabilités. Cela n'est pas une excuse, mais il faut faire face à la réalité.

Le bilan de Fernando Po, auquel nous devons faire face, est lourd de responsabilités. Cela n'est pas une excuse, mais il faut faire face à la réalité.

Le bilan de Fernando Po, auquel nous devons faire face, est lourd de responsabilités. Cela n'est pas une excuse, mais il faut faire face à la réalité.

Le bilan de Fernando Po, auquel nous devons faire face, est lourd de responsabilités. Cela n'est pas une excuse, mais il faut faire face à la réalité.

Le bilan de Fernando Po, auquel nous devons faire face, est lourd de responsabilités. Cela n'est pas une excuse, mais il faut faire face à la réalité.

Le bilan de Fernando Po, auquel nous devons faire face, est lourd de responsabilités. Cela n'est pas une excuse, mais il faut faire face à la réalité.

Le bilan de Fernando Po, auquel nous devons faire face, est lourd de responsabilités. Cela n'est pas une excuse, mais il faut faire face à la réalité.

Le bilan de Fernando Po, auquel nous devons faire face, est lourd de responsabilités. Cela n'est pas une excuse, mais il faut faire face à la réalité.

Le bilan de Fernando Po, auquel nous devons faire face, est lourd de responsabilités. Cela n'est pas une excuse, mais il faut faire face à la réalité.

Le bilan de Fernando Po, auquel nous devons faire face, est lourd de responsabilités. Cela n'est pas une excuse, mais il faut faire face à la réalité.

Le bilan de Fernando Po, auquel nous devons faire face, est lourd de responsabilités. Cela n'est pas une excuse, mais il faut faire face à la réalité.

Le bilan de Fernando Po, auquel nous devons faire face, est lourd de responsabilités. Cela n'est pas une excuse, mais il faut faire face à la réalité.

Le bilan de Fernando Po, auquel nous devons faire face, est lourd de responsabilités. Cela n'est pas une excuse, mais il faut faire face à la réalité.

Le bilan de Fernando Po, auquel nous devons faire face, est lourd de responsabilités. Cela n'est pas une excuse, mais il faut faire face à la réalité.

Le bilan de Fernando Po, auquel nous devons faire face, est lourd de responsabilités. Cela n'est pas une excuse, mais il faut faire face à la réalité.

Le bilan de Fernando Po, auquel nous devons faire face, est lourd de responsabilités. Cela n'est pas une excuse, mais il faut faire face à la réalité.

Le bilan de Fernando Po, auquel nous devons faire face, est lourd de responsabilités. Cela n'est pas une excuse, mais il faut faire face à la réalité.

Le bilan de Fernando Po, auquel nous devons faire face, est lourd de responsabilités. Cela n'est pas une excuse, mais il faut faire face à la réalité.

Le bilan de Fernando Po, auquel nous devons faire face, est lourd de responsabilités. Cela n'est pas une excuse, mais il faut faire face à la réalité.

Le bilan de Fernando Po, auquel nous devons faire face, est lourd de responsabilités. Cela n'est pas une excuse, mais il faut faire face à la réalité.

Le bilan de Fernando Po, auquel nous devons faire face, est lourd de responsabilités. Cela n'est pas une excuse, mais il faut faire face à la réalité.

Le bilan de Fernando Po, auquel nous devons faire face, est lourd de responsabilités. Cela n'est pas une excuse, mais il faut faire face à la réalité.

Le bilan de Fernando Po, auquel nous devons faire face, est lourd de responsabilités. Cela n'est pas une excuse, mais il faut faire face à la réalité.

Le bilan de Fernando Po, auquel nous devons faire face, est lourd de responsabilités. Cela n'est pas une excuse, mais il faut faire face à la réalité.

Le bilan de Fernando Po, auquel nous devons faire face, est lourd de responsabilités. Cela n'est pas une excuse, mais il faut faire face à la réalité.

Le bilan de Fernando Po, auquel nous devons faire face, est lourd de responsabilités. Cela n'est pas une excuse, mais il faut faire face à la réalité.

Le bilan de Fernando Po, auquel nous devons faire face, est lourd de responsabilités. Cela n'est pas une excuse, mais il faut faire face à la réalité.

naissent le communiqué officiel de la C.G.T.

Le voici :

La délégation ayant, dans un rapport écrit soulevé un certain nombre de points touchant à la lutte de tendances et à l'organisation intérieure confédérale et formulé verbalement certaines demandes, il lui fut répondu que le Bureau confédéral ne pouvait tenir compte d'observations et propositions provenant d'une assemblée irrégulière dont les décisions éventuelles ont été par avance trahies de nullité par la C.A. Le secrétaire confédéral a ajouté qu'il ne pouvait que s'en tenir aux décisions prises antérieurement par celle-ci.

Ainsi, dit Diduleux, c'est la rupture. Tous les ponts sont coupés.

Alors, des cris s'élèvent :

— Tant mieux !

Des applaudissements crépitent.

— La C.G.T. continue ! C'en est fini de la C.G.T. des bourgeois de la rue Lafayette ! ajoute l'orateur.

Tous les délégués se lèvent pour chanter l'Internationale et l'Révolution.

On acclame « une motion » du Syndicat des illuminateurs de la Seine — auquel appartient M. Juchans — qui a décidé de rayer de ses statuts le secrétaire de la C.G.T.

Alors, un cri de presque toutes les poitrines : « Organisons la C.G.T. nouvelle ! »

Mais ce n'est pas l'avis de Monnousseau et de quelques communistes inquiets de voir s'édifier trop nettement la grande Maison fédérale des Travailleurs.

« Ce n'est pas à ce Congrès qu'il appartient de décider les bâts de l'organisation nouvelle. D'ailleurs, vous êtes trop surexcités pour accomplir une tâche qui demande le sang froid, la réflexion, la prudence. Donnez confiance à votre commission qui va se réunir cette nuit pour rédiger un texte qui puisse donner satisfaction à tout le monde. Du calme, camarades, du calme ! »

Très courageusement et avec netteté Boudoux s'élève contre ce point de vue par trop parlementaire. « Il faut savoir où l'on va. Si nous ne restons plus avec les traitres du Bureau confédéral, si nous quittons la vieille C. G. T. vermeille, nous voulons savoir ce que sera la C. G. T. de demain. Or, nous prétendons ici que seule la résolution d'Amiens peut nous donner satisfaction. Il faut se prononcer sur l'orientation du syndicalisme. C'est à ce Congrès qu'il appartient de dresser le plan de la maison nouvelle.

« Nous ne sommes pas plus sûrs que tout, Monnousseau, et nous savons suffisamment ce que nous voulons pour travailler en commun à cette œuvre de rennaissance du syndicalisme. »

Veber succède à Boudoux pour demander, lui aussi, de la clarté. « Le Congrès est majeur. C'est à lui qu'il appartient de se prononcer. Vous n'allez pas étouffer ce débat par de vagues travaux de commission. Le Congrès est tout qualifié pour déterminer les conditions de notre unité. Dès demain, au communiqué du Bureau confédéral, doit s'opposer notre réponse. A nous de la dicter. »

A ce moment, Bénard très nettement se situe dans le débat.

— Pour réaliser l'unité, dit-il, un seul moyen : ne pas sortir du syndicalisme. Dispeler les confusions, faire la clarté sur nos intentions.

Et Bénard dépose l'ordre du jour suivant :

« Le Congrès, enregistrant le refus du Bureau confédéral de réaliser l'unité, proclame que la C. G. T. continue avec ses statuts et avec sa charte constitutive essentielle : la résolution d'Amiens qui fut violée dans son esprit par le Bureau confédéral et la Commission administrative de la C.G.T. »

Monnousseau, au nom de l'unité, se rile à la proposition de Bénard ; mais il précise toujours que ce soit la Commission qui en décide plutôt que le Congrès lui-même.

Pour en finir, Barthès accepte de faire confiance à la Commission pour rédiger un texte dans le sens de la motion Bénard.

Mais voici Monnate. Il déclare :

« Je ne suis pas d'accord avec les orateurs qui m'ont précédé. Il ne faut rien brusquer. Nous pouvons être plus patients. Nous avons reçu un soufflet des hommes de la rue Lafayette. Enfin bien, ce n'est pas le premier. Encourroux-le, comme les autres. Faisons tout notre possible pour conquérir lentement une sûre majorité. Il y a un millier de syndicats qui n'ont pas osé venir ici. Il faut leur laisser le temps de venir à nous. Notre cause, hier pour les revendications a été repoussée. Nous devons répondre au Bureau confédéral par la grève des cotisations. C'est suffisant. Puis demandons la convocation d'un Congrès extraordinaire de la C. G. T. par une pétition signée par les 150 syndicats représentés ici. Mais ne consacrons pas la scission. Nous avons contribué à bâti la maison d'où l'on nous voulait nous chasser. Déclarons que nous ne sortirons jamais. »

Marie Guillot vient lire un ordre du jour dans le sens des déclarations de Monnate.

André Colomer se fait l'interprète de la majorité des congressistes en s'indignant de tels propos temporaires.

« C'est pour tout ça, s'écrie-t-il, que l'on nous a amers ici ! Comment, il y a 20 ans que nous supports cette C. G. T. de traitres et de provocateurs et vous nous demandez aujourd'hui de la patience, vous Monnate, vous qui fûtes le premier à être impatient ! Cela qui se souvient de la lâche complicité des dirigeants du prolétariat à l'œuvre de mort ; des heures de paix où ces hommes, pour assurer leur pouvoir, leurs fonctions, éloignent tous les sursauts de révolte du prolétariat, pesent de toute leur influence sur les masses pour éviter la Révolution qui venait. Cela qui se rend compte du mépris dont les gens-là ont pour la classe ouvrière dont ils vivent, ne peut plus patienter. »

Alors, vous avez vu comment ils ont accueilli nos revendications. Ils n'ont même pas reçu nos délégués comme le font habituellement des patrons. Pour clore, la porte de notre maison payée de nos propres heures de travail. L'immeuble gardé par des policiers. Et c'est avec de tels individus que vous volez rester ? Les masses... quand elles nous verront, nous militants, avoir le courage de lâcher ces crapules, elles essoront à leur tour se désolidariser de tels chefs pour venir avec vous. »

« Pour réaliser l'unité, soyez fermes. Commencez par rompre avec les exploitants du prolétariat. Mais affirmez-vous sur la résolution d'Amiens qui n'a cessé d'être violée par les dirigeants majoritaires. Amsterdam n'a cessé de faire de la politique avec les gouvernements d'Occident. N'acceptez pas plus de faire de la politique avec l'Orient. Nous n'appartenons pas plus à l'Internationale de Moscou qu'à celle d'Amsterdam. Ni l'une ni l'autre ne nous empêcheront ici d'affirmer notre syndicalisme révolutionnaire et fédéraliste sur la seule résolution qui nous donne satisfaction : celle d'Amiens. »

« L'opposition que nous trouvons ici au vote de cette motion, de la part de certaines per-

sonnalités, est vraiment extraordinaire. Nous n'oublions pas que des télégrammes viennent de s'échanger entre Losovsky et Oudegeest. Après avoir fait la guerre, Moscou et Amsterdam songent sans doute à faire la paix sur notre dos. Vraiment on croirait que par-dessus la tête des travailleurs syndiqués, il y a je ne sais quel accord mystérieux. »

Mais nous déjouerons cette manœuvre et rien ne nous empêchera de faire rentrer ici une C.G.T. vraiment syndicaliste, en attendant que nous puissions constituer une Internationale proprement syndicale... »

Lauridan, après Colomer, dit que lui aussi il en a assez.

— Mais, dit-il, les syndiqués nous attendent. Nous sommes ici pour l'unité, contre la scission que nous ne devons pas consacrer. Il nous faut conquérir les forces éparées. Avec la motion Bénard, nous pouvons le faire. Je suis communiste et en disant cela je suis juste à mon parti. Mais que doit-on faire maintenant ?

— Il faut, dit Lauridan, nous organiser maîtriellement. Grève de cotisations : oui, mais en établissant, nous, une carte confédérale, qui peu à peu éliminera celle des dirigeants de la C. G. T. Nous irons partout, par une action-dessus des tendances, faire du recrutement. »

— A ce moment, on a l'impression très nette que le Congrès est en grande majorité composé de fédéralistes. D'ailleurs, de nombreux camarades se préparent à venir soutenir à la tribune la thèse du syndicalisme intégral. Mais Monnousseau propose la clôture afin de permettre à la Commission de passer la nuit à la recherche d'une formule d'unité.

Troisième Journée

La Commission propose au Congrès la résolution suivante :

Le Congrès unitaire extraordinaire, après avoir éprouvé tous les moyens de conciliation avec l'abandon de l'adhésion aux C.S.R. par les syndicats constitue la preuve la plus irréfutable de ces désirs d'unité syndicale, enregistrant la réponse du Bureau confédéral, le reniement de ses engagements pris devant la délegation qui s'était présentée devant lui, constate son intransigeance qui vient de fermer la porte aux pourparlers engagés.

Le Congrès unitaire, après un examen détaillé de la gestion confédérale depuis le Congrès de Lille jusqu'à ce jour, enregistrent :

1. Que la résolution confédérale votée au Congrès de Lille par 1.572 mandats contre 1.152 ne prévoyait aucune exclusion, aucune sanction contre les syndicats coupables du délit de tendance, le Comité confédéral national de septembre a commis une violation flagrante de son texte et de son esprit en l'interprétant comme une résolution d'exclusion et en approuvant toutes les exclusions prononcées en son nom.

2. Que l'autonomie des syndicats, reconnue par les statuts confédéraux, a été ainsi violée ;

3. Que la Commission administrative, au sein de laquelle est constituée la Commission des conflits, en prenant publiquement position dès le premier jour dans le différend des cheminots en faveur du Bureau Montagne, a méconnu la majorité exprimée au Congrès extraordinaire des cheminots, qu'elle est ainsi jugée et parti, et qu'elle était disqualifiée pour trancher équitablement le conflit ;

4. Que la Commission de contrôle décide par une résolution du Congrès de Lille, pour examiner la gestion du Peuple, n'a pas encore été réunie ;

5. Que l'Internationale Syndicale Rouge devait être constituée en vertu de la décision du Congrès de Lille et que rien n'a été fait dans ce sens ;

Considérant que cet ensemble de faits à la charge de la C.A. et du Bureau confédéral constituent une violation flagrante et répétée des statuts confédéraux qu'ils ont mission d'appliquer, et auxquels ils doivent se conformer ;

Considérant, enfin, que l'exclusion de diverses Fédérations et Unions départementales, et que la formation des minorités dissidentes en syndicats constituent des actes de scission nettement caractérisés ;

Le Congrès unitaire, malgré les buts de scission nettement poursuivis par les dirigeants confédéraux, n'en espère pas moins que l'unité syndicale peut encore se réaliser au sein de la C.G.T., mais il proclame que la seconde chance d'unité qui reste aux travailleurs est celle qu'ils réalisent eux-mêmes, en un Congrès extraordinaire confédéral qui devra se tenir au cours du premier semestre de 1922. A ce Congrès participeront, seules, les organisations régulièrement confédérées au moment du Congrès de Lille.

Si, le 31 janvier prochain, le Comité confédéral national n'aura point décidé de la tenue de ce Congrès, la Commission désignée par le Congrès unitaire aura le mandat formel de convoquer le Congrès de la C.G.T. pour prononcer la déchéance du Bureau confédéral et de la C.A. et de procéder à leur remplacement.

Mais, enregistrant les exclusions prononcées depuis le Congrès de Lille, enregistrant la résolution récente de la C. G. T. et par une pétition signée par les 150 syndicats représentés ici. Mais ne consacrons pas la scission. Nous avons contribué à bâti la maison d'où l'on nous voulait nous chasser. Déclarons que nous ne sortirons jamais. »

Marie Guillot vient lire un ordre du jour dans le sens des déclarations de Monnate.

André Colomer se fait l'interprète de la majorité des congressistes en s'indignant de tels propos temporaires.

« C'est pour tout ça, s'écrie-t-il, que l'on nous a amers ici ! Comment, il y a 20 ans que nous supports cette C. G. T. de traitres et de provocateurs et vous nous demandez aujourd'hui de la patience, vous Monnate, vous qui fûtes le premier à être impatient ! Cela qui se souvient de la lâche complicité des dirigeants du prolétariat à l'œuvre de mort ; des heures de paix où ces hommes, pour assurer leur pouvoir, leurs fonctions, éloignent tous les sursauts de révolte du prolétariat, pesent de toute leur influence sur les masses pour éviter la Révolution qui venait. Cela qui se rend compte du mépris dont les gens-là ont pour la classe ouvrière dont ils vivent, ne peut plus patienter. »

Alors, vous avez vu comment ils ont accueilli nos revendications. Ils n'ont même pas reçu nos délégués comme le font habituellement des patrons. Pour clore, la porte de notre maison payée de nos propres heures de travail. L'immeuble gardé par des policiers. Et c'est avec de tels individus que vous volez rester ? Les masses... quand elles nous verront, nous militants, avoir le courage de lâcher ces crapules, elles essoront à leur tour se désolidariser de tels chefs pour venir avec vous. »

« Pour réaliser l'unité, soyez fermes. Commencez par rompre avec les exploitants du prolétariat. Mais affirmez-vous sur la résolution d'Amiens qui n'a cessé d'être violée par les dirigeants majoritaires. Amsterdam n'a cessé de faire de la politique avec les gouvernements d'Occident. N'acceptez pas plus de faire de la politique avec l'Orient. Nous n'appartenons pas plus à l'Internationale de Moscou qu'à celle d'Amsterdam. Ni l'une ni l'autre ne nous empêcheront ici d'affirmer notre syndicalisme révolutionnaire et fédéraliste sur la seule résolution qui nous donne satisfaction : celle d'Amiens. »

« L'opposition que nous trouvons ici au vote de cette motion, de la part de certaines per-

sonnalités, est vraiment extraordinaire. Nous n'oublions pas que des télégrammes viennent de s'échanger entre Losovsky et Oudegeest. Après avoir fait la guerre, Moscou et Amsterdam songent sans doute à faire la paix sur notre dos. Vraiment on croirait que par-dessus la tête des travailleurs syndiqués, il y a je ne sais quel accord mystérieux. »

Carpentier était venu au Congrès en majoritaire, il en sortira minoritaire et fédéraliste.

— Depuis hier, dit-il, je suis persuadé que le Bureau confédéral a voulu la scission. Il l'a faite : il en porte toute la responsabilité ! Vous avez fait toutes les concessions pour réaliser l'unité ouvrière. Ils n'ont pas voulu en tenir compte. Je pars d'ici persuadé que la bonne foi est de votre côté. Je vais retourner dans mon syndicat et je ferai tous mes efforts pour amener dans vos rangs les artistes dramatiques. »

Bert, de la Haute-Vienne, au nom des 37 syndicats qu'il représente, apprend au Congrès qu'il n'approuve pas la résolution de la commission. Pour lui, le Congrès unitaire est le vrai Congrès de la C. G. T.

— Mais nous déjouerons cette manœuvre et rien ne nous empêchera de faire rentrer ici une C.G.T. vraiment syndicaliste, en attendant que nous puissions constituer une Internationale proprement syndicale... »

Lauridan, après Colomer, dit que lui aussi il en a assez.

— Mais, dit-il, les syndiqués nous attendent. Nous sommes ici pour l'unité, contre la scission que nous ne devons pas consacrer. Il nous faut conquérir les forces éparées. Avec la motion Bénard, nous pouvons le faire. Je suis communiste et en disant cela je suis juste à mon parti. Mais que doit-on faire maintenant ?

Bert veut bien, provisoirement, souscrire à la résolution présentée.

— Selon Teulade, des charpentiers en bois, 30% de concessions ont déjà été faites par la minorité depuis 1914. Il croit que la résolution de Bénard en Monnousseau en fait trop encore. Cependant il y a rallié.

Bert, de la Haute-Vienne, au nom des 37 syndicats qu'il représente, apprend au Congrès qu'il n'approuve pas la résolution de la commission. Pour lui, le Congrès unitaire est le vrai Congrès de la C. G. T.

— Mais nous déjouerons cette manœuvre et rien ne nous empêchera de faire rentrer ici une C.G.T. vraiment syndicaliste, en attendant que nous puissions constituer une Internationale proprement syndicale... »

Lauridan, après Colomer, dit que lui aussi il en a assez.

— Mais, dit-il, les syndiqués nous attendent. Nous sommes ici pour l'unité, contre la scission que nous ne devons pas consacrer. Il nous faut conquérir les forces éparées. Avec la motion Bénard, nous pouvons le faire. Je suis communiste et en disant cela je suis juste à mon parti. Mais que doit-on faire maintenant ?

Bert veut bien, provisoirement, souscrire à la résolution présentée.

— Selon Teulade, des charpentiers en bois, 30% de concessions ont déjà été faites par la minorité depuis 1914. Il croit que la résolution de Bénard en Monnousseau en fait trop encore. Cependant il y a rallié.

Bert, de la Haute-Vienne, au nom des 37 syndicats qu'il représente, apprend au Congrès qu'il n'approuve pas la résolution de la commission. Pour lui, le Congrès unitaire est le vrai Congrès de la C. G. T.

— Mais nous déjouerons cette manœuvre et rien ne nous empêchera de faire rentrer ici une C.G.T. vraiment syndicaliste, en attendant que nous puissions constituer une Internationale proprement syndicale... »

Lauridan, après Colomer, dit que lui aussi il en a assez.

— Mais, dit-il, les syndiqués nous attendent. Nous sommes ici pour l'unité, contre la scission que nous ne devons pas consacrer. Il nous faut conquérir les forces éparées. Avec la motion Bénard, nous pouvons le faire. Je suis communiste et en disant cela je suis juste à mon parti. Mais que doit-on faire maintenant ?

Bert veut bien, provisoirement, souscrire à la résolution présentée.

— Selon Teulade, des charpentiers en bois, 30% de concessions ont déjà été faites par la minorité depuis 1914. Il croit que la résolution de Bénard en Monnousseau en fait trop encore. Cependant il y a rallié.

Bert, de la Haute-Vienne, au nom des 37 syndicats qu'il représente, apprend au Congrès qu'il n'approuve pas la résolution de la commission. Pour lui, le Congrès unitaire est le vrai Congrès de la C. G. T.

— Mais nous déjouerons cette manœuvre et rien ne nous empêchera de faire rentrer ici une C.G.T. vraiment syndicaliste, en attendant que nous puissions constituer une Internationale proprement syndicale... »

Lauridan, après Colomer, dit que lui aussi il en a assez.

Une lettre de Nicola Sacco

Le camarade Sacco a écrit de la prison de Dedham à son frère Sabino, de Torremaggio, la lettre suivante que nous tirons d'Umanita Nova :

Très cher frère,
Tu peux t'imaginer quelle joie j'éprouve chaque fois que je reçois une de tes lettres à travers le cauchemar de l'infâme bastille de la « libre Amérique » (free country).

La lettre est remplie d'anxiété, de courage, et de ce sentiment d'humanité qui jaillit, non seulement de l'affection fraternelle, mais de notre grande foi mutuelle.

Je suis heureux de sentir que les camarades et amis d'Italie s'agissent pour la défense de deux innocents coupables seulement d'aimer la justice et l'humanité, et je souhaite que leurs efforts soient couronnés de succès.

Je ne crois plus en cette justice corrompue d'Amérique, mais je me tourne par la pensée vers le prolétariat du monde et les bons camarades. D'eux seuls nous pouvons espérer la liberté.

Ici, les camarades d'Amérique travaillent partout et luttent sans répit, de sorte qu'après le verdict qui secoua le monde ouvrier, est née une profonde indignation dans tous

les coeurs qui nourrissent des sentiments de justice et de liberté.

Hier, j'ai reçu la visite d'un camarade du Comité de Défense de Boston. Nous avons causé une couple d'heures, et il m'a dit que maintenant nos avocats ont gagné deux chances d'obtenir la révision du procès. Ainsi, le 1^{er} janvier, le juge donnera la sentence, ou devra ordonner la révision. Dans la négative, nous devons en appeler à la Cour Suprême de l'Etat du Massachusetts.

Permettez, cher frère, que je remercie, en même temps que toi, tous les camarades et amis d'Italie. Je les embrasse fraternellement.

Dis-leur que nous lutterons jusqu'à ce que le bourreau nous conduise sur la chaîne fatale, et notre dernier cri nous le lancerons à l'Avenir! Oui, pour nous, nous saurons mourir comme ont su mourir tant de martyrs de la pensée libre. Mais non pour un vulgaire crime que nous n'avons pas commis.

Un baiser infini à tous les chers miens, et à toi un bon gros baiser qui part du cœur. Tou très affectueux frère,

NICOLA SACCO.

Les pourparlers de Londres

Le « communiqué officiel » nous apprend que « les conditions économiques de l'Europe ont été soigneusement étudiées et que la possibilité de sa reconstruction a été discutée ». La promesse des dirigeants est grande, belle et généreuse. Peuples hérosiques et serviles, réagissez-vous ! Il vous est permis d'espérer des jours meilleurs. Faites confiance à vos maîtres — ils ont à cœur de nourrir vos illusions et de démentir... leurs intérêts. — Quant à votre indécible misère, elle ne compte guère, pour l'instant, puisque vous la supportez tellement. Plus tard, très tard, vous prendrez votre part de bonheur. Momentanément, laissez-vous conduire, diriger, gouverner, par les professionnels que vous vous êtes choisis ou que vous subissez et qui sont passés maîtres dans l'art de vous leurrer et de vous abuser.

Combien comique, douloureuse, tragique est la vie sociale. Après cinq longues et interminables années de massacre et de destruction méthodiques les « chefs » se sont aperçus que la laïcité menaçait tous les « Etats ». Depuis, ils discutent, les conférences succèdent aux conférences. Londres, Paris, Spa, San Remo, Wiesbaden, Washington, Londres, Cannes... Et ce n'est pas fini.

Le monde chancelle sous le poids des dettes, la vie est chère, la production économique est très insuffisante, le chômage sévit un peu partout, les budgets énormes ne s'équilibrent pas, les impôts se chiffrent par milliards, en un mot la situation est critique, impossible. Demain, c'est le point noir qui effraie, affole, tous les joystickers, tous les profiteurs et particulièrement les gouvernements, tous également responsables d'un désordre économique et social où les hommes-citoyens se débattent et se suicident.

L'Europe se trouve dans une impasse : les gouvernements, bien qu'impuissants, emploient tous les moyens pour l'en sortir. Leurs priviléges et leur sécurité en dépendent. La déconfiture sociale déjouera fatidiquement toutes leurs louches et criminelles combinaisons. C'est pour cela qu'ils se déplacent aussi facilement et qu'autour d'un sapin vert ils discutent du présent qui les inquiète. L'Europe n'est pas géographique, dangereuse et terriblement néfaste comme le sont toutes les entités, il s'en affiche « royalement ». Ils craignent pour eux et pour ceux qui les mandatent réellement, c'est-à-dire les capitalistes, de ne pouvoir maintenir la stabilité de l'ordre politique qui jusqu'à présent, s'est manifesté et perpétué dans la plus flagrante des injustices. Il faut avouer que cela a été, est, et sera peut-être, du moins pour longtemps, grâce à la veulerie, à l'ignorance de tous ceux qui se laissent exploiter au nom d'une morale stupide et fausse.

Qui donc permet à notre civilisation de puiser sa force dans le crime ? « Civilisation, civilisation, orgueil des Européens », dit René Maran, dans son *Bataouala*, tu batis ton royaume sur des cadavres. « Qui que tu veuilles, quoi que tu fasses, tu te mets dans le mensonge. A ta vue, les larmes de soudure, et la douleur de crier. Tu es la force qui prime le droit. Tu n'es pas un flambeau, mais un incendie. Tout ce à quoi tu touches, tu le consumes... »

Qui donc a permis 15 millions de cadavres ? Que chaque individu se le demande conscientement et peut-être la volonté seule des gouvernements ne disposerait plus de toute la lâcheté des gouvernements.

Les dirigeants bien que moralement hi-

Une réponse de Madeleine Pelletier

23 décembre 1921.

Camarades,

J'adhère au Parti depuis 1906 et n'en ai jamais donné ma démission.

Un peu avant la guerre, les chefs du Parti m'avaient mise à l'écart parce que trop à gauche.

Comme je suis une militante active et que j'aime à défendre mes idées, j'ai envoyé des articles au *Libertaire* qui les a insérées.

Mais je ne me suis jamais donné pour anarchiste et je ne faisais aucun mystère de mon adhésion, virtuelle alors, au S. F. I. O.

Mes articles étaient ce que vous savez ; antimilitarisme, néomalthusianisme, affranchissement de la femme, éducation du prolétariat, etc.

Vous ne trouvez pas une ligne de moi où je m'affirme anarchiste, j'ai défendu même dans le *Libertaire* qui les a insérées.

Mon rêve était d'unir en une manière d'extrême bloc toutes les forces révolutionnaires pour préparer la révolution. Les événements et les hommes ne le permettent pas ; je n'y suis rien.

Lorsque je Parti a adhéré à la III^e Internationale, j'y ai repris l'activité. C'est pourquoi plusieurs sections ont avancé non pour le Comité directeur dont j'ai d'ailleurs fait partie antérieurement en qualité de délégué de la tendance insurrectionnelle.

Puisque vous en décidez ainsi, je n'en veux plus d'articles, nous n'en serons j'espérons plus mauvais camarades.

Dans l'espoir que vous publiez cette lettre je vous prie d'agréer l'expression de mes sentiments fraternelles.

Doctoresse PELLETIER.

Madeleine Pelletier ne dit rien de contraire à la vérité. Mais ce qu'il faut que nos lecteurs sachent c'est que depuis son retour de Russie elle écrit dans d'autres journaux des articles ditigrampiques en faveur du régime bolchevique, y a été reçue dans une « sortie » piqueuse — d'autant plus blesante qu'il est plus orgueilleux. Il faudrait au contraire qu'un effondrement : une véritable défaite, de celles dont on ne se relève point !

Les mots d'ordre de Marseille n'ont de Moscou n'y changeront rien. C'est ainsi, Amen !

Ainsi, je suis une militante active et que j'aime à défendre mes idées, j'ai envoyé des articles au *Libertaire* qui les a insérées.

Mais je ne me suis jamais donné pour anarchiste et je ne faisais aucun mystère de mon adhésion, virtuelle alors, au S. F. I. O.

Mes articles étaient ce que vous savez ; antimilitarisme, néomalthusianisme, affranchissement de la femme, éducation du prolétariat, etc.

Vous ne trouvez pas une ligne de moi où je m'affirme anarchiste, j'ai défendu même dans le *Libertaire* qui les a insérées.

Mon rêve était d'unir en une manière d'extrême bloc toutes les forces révolutionnaires pour préparer la révolution. Les événements et les hommes ne le permettent pas ; je n'y suis rien.

Lorsque je Parti a adhéré à la III^e Internationale, j'y ai repris l'activité. C'est pourquoi plusieurs sections ont avancé non pour le Comité directeur dont j'ai d'ailleurs fait partie antérieurement en qualité de délégué de la tendance insurrectionnelle.

Puisque vous en décidez ainsi, je n'en veux plus d'articles, nous n'en serons j'espérons plus mauvais camarades.

Dans l'espoir que vous publiez cette lettre je vous prie d'agréer l'expression de mes sentiments fraternelles.

Doctoresse PELLETIER.

Madeleine Pelletier ne dit rien de contraire à la vérité. Mais ce qu'il faut que nos lecteurs sachent c'est que depuis son retour de Russie elle écrit dans d'autres journaux des articles ditigrampiques en faveur du régime bolchevique, y a été reçue dans une « sortie » piqueuse — d'autant plus blesante qu'il est plus orgueilleux. Il faudrait au contraire qu'un effondrement : une véritable défaite, de celles dont on ne se relève point !

Les mots d'ordre de Marseille n'ont de Moscou n'y changeront rien. C'est ainsi, Amen !

Ainsi, je suis une militante active et que j'aime à défendre mes idées, j'ai envoyé des articles au *Libertaire* qui les a insérées.

Mais je ne me suis jamais donné pour anarchiste et je ne faisais aucun mystère de mon adhésion, virtuelle alors, au S. F. I. O.

Mes articles étaient ce que vous savez ; antimilitarisme, néomalthusianisme, affranchissement de la femme, éducation du prolétariat, etc.

Vous ne trouvez pas une ligne de moi où je m'affirme anarchiste, j'ai défendu même dans le *Libertaire* qui les a insérées.

Mon rêve était d'unir en une manière d'extrême bloc toutes les forces révolutionnaires pour préparer la révolution. Les événements et les hommes ne le permettent pas ; je n'y suis rien.

Lorsque je Parti a adhéré à la III^e Internationale, j'y ai repris l'activité. C'est pourquoi plusieurs sections ont avancé non pour le Comité directeur dont j'ai d'ailleurs fait partie antérieurement en qualité de délégué de la tendance insurrectionnelle.

Puisque vous en décidez ainsi, je n'en veux plus d'articles, nous n'en serons j'espérons plus mauvais camarades.

Dans l'espoir que vous publiez cette lettre je vous prie d'agréer l'expression de mes sentiments fraternelles.

Doctoresse PELLETIER.

Madeleine Pelletier ne dit rien de contraire à la vérité. Mais ce qu'il faut que nos lecteurs sachent c'est que depuis son retour de Russie elle écrit dans d'autres journaux des articles ditigrampiques en faveur du régime bolchevique, y a été reçue dans une « sortie » piqueuse — d'autant plus blesante qu'il est plus orgueilleux. Il faudrait au contraire qu'un effondrement : une véritable défaite, de celles dont on ne se relève point !

Les mots d'ordre de Marseille n'ont de Moscou n'y changeront rien. C'est ainsi, Amen !

Ainsi, je suis une militante active et que j'aime à défendre mes idées, j'ai envoyé des articles au *Libertaire* qui les a insérées.

Mais je ne me suis jamais donné pour anarchiste et je ne faisais aucun mystère de mon adhésion, virtuelle alors, au S. F. I. O.

Mes articles étaient ce que vous savez ; antimilitarisme, néomalthusianisme, affranchissement de la femme, éducation du prolétariat, etc.

Vous ne trouvez pas une ligne de moi où je m'affirme anarchiste, j'ai défendu même dans le *Libertaire* qui les a insérées.

Mon rêve était d'unir en une manière d'extrême bloc toutes les forces révolutionnaires pour préparer la révolution. Les événements et les hommes ne le permettent pas ; je n'y suis rien.

Lorsque je Parti a adhéré à la III^e Internationale, j'y ai repris l'activité. C'est pourquoi plusieurs sections ont avancé non pour le Comité directeur dont j'ai d'ailleurs fait partie antérieurement en qualité de délégué de la tendance insurrectionnelle.

Puisque vous en décidez ainsi, je n'en veux plus d'articles, nous n'en serons j'espérons plus mauvais camarades.

Dans l'espoir que vous publiez cette lettre je vous prie d'agréer l'expression de mes sentiments fraternelles.

Doctoresse PELLETIER.

Madeleine Pelletier ne dit rien de contraire à la vérité. Mais ce qu'il faut que nos lecteurs sachent c'est que depuis son retour de Russie elle écrit dans d'autres journaux des articles ditigrampiques en faveur du régime bolchevique, y a été reçue dans une « sortie » piqueuse — d'autant plus blesante qu'il est plus orgueilleux. Il faudrait au contraire qu'un effondrement : une véritable défaite, de celles dont on ne se relève point !

Les mots d'ordre de Marseille n'ont de Moscou n'y changeront rien. C'est ainsi, Amen !

Ainsi, je suis une militante active et que j'aime à défendre mes idées, j'ai envoyé des articles au *Libertaire* qui les a insérées.

Mais je ne me suis jamais donné pour anarchiste et je ne faisais aucun mystère de mon adhésion, virtuelle alors, au S. F. I. O.

Mes articles étaient ce que vous savez ; antimilitarisme, néomalthusianisme, affranchissement de la femme, éducation du prolétariat, etc.

Vous ne trouvez pas une ligne de moi où je m'affirme anarchiste, j'ai défendu même dans le *Libertaire* qui les a insérées.

Mon rêve était d'unir en une manière d'extrême bloc toutes les forces révolutionnaires pour préparer la révolution. Les événements et les hommes ne le permettent pas ; je n'y suis rien.

Lorsque je Parti a adhéré à la III^e Internationale, j'y ai repris l'activité. C'est pourquoi plusieurs sections ont avancé non pour le Comité directeur dont j'ai d'ailleurs fait partie antérieurement en qualité de délégué de la tendance insurrectionnelle.

Puisque vous en décidez ainsi, je n'en veux plus d'articles, nous n'en serons j'espérons plus mauvais camarades.

Dans l'espoir que vous publiez cette lettre je vous prie d'agréer l'expression de mes sentiments fraternelles.

Doctoresse PELLETIER.

Madeleine Pelletier ne dit rien de contraire à la vérité. Mais ce qu'il faut que nos lecteurs sachent c'est que depuis son retour de Russie elle écrit dans d'autres journaux des articles ditigrampiques en faveur du régime bolchevique, y a été reçue dans une « sortie » piqueuse — d'autant plus blesante qu'il est plus orgueilleux. Il faudrait au contraire qu'un effondrement : une véritable défaite, de celles dont on ne se relève point !

Les mots d'ordre de Marseille n'ont de Moscou n'y changeront rien. C'est ainsi, Amen !

Ainsi, je suis une militante active et que j'aime à défendre mes idées, j'ai envoyé des articles au *Libertaire* qui les a insérées.

Mais je ne me suis jamais donné pour anarchiste et je ne faisais aucun mystère de mon adhésion, virtuelle alors, au S. F. I. O.

Mes articles étaient ce que vous savez ; antimilitarisme, néomalthusianisme, affranchissement de la femme, éducation du prolétariat, etc.

Vous ne trouvez pas une ligne de moi où je m'affirme anarchiste, j'ai défendu même dans le *Libertaire* qui les a insérées.

Mon rêve était d'unir en une manière d'extrême bloc toutes les forces révolutionnaires pour préparer la révolution. Les événements et les hommes ne le permettent pas ; je n'y suis rien.

Lorsque je Parti a adhéré à la III^e Internationale, j'y ai repris l'activité. C'est pourquoi plusieurs sections ont avancé non pour le Comité directeur dont j'ai d'ailleurs fait partie antérieurement en qualité de délégué de la tendance insurrectionnelle.

Puisque vous en décidez ainsi, je n'en veux plus d'articles, nous n'en serons j'espérons plus mauvais camarades.

Dans l'espoir que vous publiez cette lettre je vous prie d'agréer l'expression de mes sentiments fraternelles.

Doctoresse PELLETIER.

Madeleine Pelletier ne dit rien de contraire à la vérité. Mais ce qu'il faut que nos lecteurs sachent c'est que depuis son retour de Russie elle écrit dans d'autres journaux des articles ditigrampiques en faveur du régime bolchevique, y a été reçue dans une « sortie » piqueuse — d'autant plus blesante qu'il est plus orgueilleux. Il faudrait au contraire qu'un effondrement : une véritable défaite, de celles dont on ne se relève point !

Les mots d'ordre de Marseille n'ont de Moscou n'y changeront rien. C'est ainsi, Amen !

Les Gardiens de Prison

C'est aux gardiens de prison qui sont alors, il y a quelques semaines à l'Humanité, protesté contre les qualificatifs acerbeaux que nous leur décernons, et affirmé leur idéal révolutionnaire, que je dédie ces lignes.

Vous avez bien fait de ne pas venir au Libertaire, chiens couchés du Capital, car nous vous aurions reçus avec tous les honneurs que vous méritez et nous vous aurions enlevé pour toujours le désir de récidiver.

Vous n'auriez pas surpris notre « noble » camarade par vos faux serments de camaraderie. Les paroles ne sont que vent, qui passe, c'est l'acte quotidien, seul, qui compte pour nous.

Or, que faites-vous chaque jour ?

Vous avez été habiles en allant courir les hommes bien placés du Parti communiste, et les représentants de ce Parti ont été adroits en donnant une petite publication à votre démarche.

En effet, vous êtes assez intelligents pour constater que la société capitaliste et le régime bourgeois sont en pleine décadence et à la veille de disparaître.

Leur agonie ne va pas tarder à s'achever, et alors que deviendrez-vous ?

Vous complez parmi leurs bons chiens de garde, mais que feriez-vous demain sans eux ?

Alors, en vue des situations meilleures à dérouler, vous êtes alors trouver ceux qui vous semblent les mieux placés pour leur succéder ; vous leur avez promis un concours total, à condition qu'ils ne vous oublient pas dans les futures promesses. Et les Communistes autoritaires, qui veulent faire le bonheur des hommes sans leur demander leur avis, qui jugent que ce qu'ils désirent est bien et doit être, vous ont encouragés dans vos bonnes intentions et vous ont assurés que dès leur prise de possession du pouvoir vous seriez gardes-chef et que vous pourriez vous calmer les nerfs sur les incompréhensions anarchistes qui ne veulent pas reconnaître l'intervention de ces deux membres du P.S. à l'évangile marxiste !

Qu'ensuite, vous vous soyez arrangés, parfaît ! Vous vouliez être des professeurs du nouveau régime. Mais que des deux côtés vous vous affirmez révolutionnaires, baïla !

Un révolutionnaire n'est pas celui qui, souffrant du régime actuel dans lequel il ne peut pas satisfaire tous ses besoins, rêve d'un autre régime où maître à son tour, il puisse jouir encore et toujours.

Non ! Celui-là est un arriviste, rien de plus, rien de moins. Le régime peut changer, et il a déjà changé plusieurs fois depuis la royauté absolue de droit divin, la royauté constitutionnelle, en passant par l'empire pour aboutir à la République démocratique ; les maux restent les mêmes.

La pauvreté est-elle moins vivace, maintenant qu'aujourd'hui ? Le luxe est-il moins ostentatoire ? Le mercantilisme est-il plus ou moins révolé ? — Il est moins opulent, mais il n'a pas changé, car les régimes qui le transforment leur nom, ils sont toujours sur la même base, ils reposent toujours sur le principe d'autorité.

Que ce soit l'autorité divine, royale, des riches ou d'un Parti, peu importe ! La cause du mal est la toujours vivante ; ses effets néfastes se feront toujours sentir.

Non, un révolutionnaire n'est pas cela. Un révolutionnaire est un être qui, souffrant socialement, a cherché la cause des maux et l'ayant trouvé, veut, par tous les moyens, la supprimer.

Le révolutionnaire ayant vu que l'autorité était seule la cause totale de toutes les turpitudes humaines, est un adversaire redoutable de l'autorité dans tous les domaines : religieux, politiques, économiques, moraux et sociaux et l'aimant indéniable de la Liberté.

Et, regarder le métier que vous faites, si vous êtes les meilleurs serviteurs de cette conservatrice, de celle d'autour, comme de celle de demain, si vous êtes des inutiles qui, trop lâches et trop paresseux pour se tirer d'affaires, sollicitent des emplois de n'importe où et dans n'importe quoi.

Vous pratiquiez des métiers les plus sales qui existent. Vous êtes les plus ignams des êtres, les plus dégradés hommes, les meilleurs soutiens de tous régimes !

Et vous voudriez faire croire que vous êtes révolutionnaires ? Allons donc ! Il y a pas des révoltes, il n'y en aura une. C'est celle qui détruirà toutes les usines d'oppression, toutes les lois, tous les codes, tous les capitales privées, les fortes scandaleusement édifiées, tous les monuments et les établissements illustrant la force, ou servant à la force.

Sur de la Révolution, de l'unique Révolution, les prisons seront détruites immédiatement et les gardiens, non pas pendus au travail utile.

Leon ROUGET.

Rosmer continue

Dans l'Humanité du 22, Rosmer, comme le chef de l'Écriture, a retourné à ses amis : « A la minorité syndicale ! » Il a osé écrire : « Elle n'a pas vaincu la guerre, le syndicat s'est fait partout l'allié et le sauveur de la bourgeoisie contre le parti. Chaque fois qu'une crise révolutionnaire se dessine, le syndicat se prononce pour l'« ordre » contre la turbulence du parti. »

Qu'en pensez-vous, camarades du Nord, de la Loire, des Vosges, de l'Aube et d'ailleurs ? Vous ne vous doutez guère que l'« ordre » soit une mauvaise foi funeste. Il a osé écrire : « Elle n'a pas vaincu la guerre, le syndicat s'est fait partout l'allié et le sauveur de la bourgeoisie contre le parti. Chaque fois qu'une crise révolutionnaire se dessine, le syndicat se prononce pour l'« ordre » contre la turbulence du parti. »

Qu'en pensez-vous, camarades du Nord, de la Loire, des Vosges, de l'Aube et d'ailleurs ? Vous ne vous doutez guère que l'« ordre » soit une mauvaise foi funeste. Il a osé écrire : « Elle n'a pas vaincu la guerre, le syndicat s'est fait partout l'allié et le sauveur de la bourgeoisie contre le parti. Chaque fois qu'une crise révolutionnaire se dessine, le syndicat se prononce pour l'« ordre » contre la turbulence du parti. »

Qu'en pensez-vous, camarades du Nord, de la Loire, des Vosges, de l'Aube et d'ailleurs ? Vous ne vous doutez guère que l'« ordre » soit une mauvaise foi funeste. Il a osé écrire : « Elle n'a pas vaincu la guerre, le syndicat s'est fait partout l'allié et le sauveur de la bourgeoisie contre le parti. Chaque fois qu'une crise révolutionnaire se dessine, le syndicat se prononce pour l'« ordre » contre la turbulence du parti. »

Qu'en pensez-vous, camarades du Nord, de la Loire, des Vosges, de l'Aube et d'ailleurs ? Vous ne vous doutez guère que l'« ordre » soit une mauvaise foi funeste. Il a osé écrire : « Elle n'a pas vaincu la guerre, le syndicat s'est fait partout l'allié et le sauveur de la bourgeoisie contre le parti. Chaque fois qu'une crise révolutionnaire se dessine, le syndicat se prononce pour l'« ordre » contre la turbulence du parti. »

Qu'en pensez-vous, camarades du Nord, de la Loire, des Vosges, de l'Aube et d'ailleurs ? Vous ne vous doutez guère que l'« ordre » soit une mauvaise foi funeste. Il a osé écrire : « Elle n'a pas vaincu la guerre, le syndicat s'est fait partout l'allié et le sauveur de la bourgeoisie contre le parti. Chaque fois qu'une crise révolutionnaire se dessine, le syndicat se prononce pour l'« ordre » contre la turbulence du parti. »

Qu'en pensez-vous, camarades du Nord, de la Loire, des Vosges, de l'Aube et d'ailleurs ? Vous ne vous doutez guère que l'« ordre » soit une mauvaise foi funeste. Il a osé écrire : « Elle n'a pas vaincu la guerre, le syndicat s'est fait partout l'allié et le sauveur de la bourgeoisie contre le parti. Chaque fois qu'une crise révolutionnaire se dessine, le syndicat se prononce pour l'« ordre » contre la turbulence du parti. »

Qu'en pensez-vous, camarades du Nord, de la Loire, des Vosges, de l'Aube et d'ailleurs ? Vous ne vous doutez guère que l'« ordre » soit une mauvaise foi funeste. Il a osé écrire : « Elle n'a pas vaincu la guerre, le syndicat s'est fait partout l'allié et le sauveur de la bourgeoisie contre le parti. Chaque fois qu'une crise révolutionnaire se dessine, le syndicat se prononce pour l'« ordre » contre la turbulence du parti. »

Qu'en pensez-vous, camarades du Nord, de la Loire, des Vosges, de l'Aube et d'ailleurs ? Vous ne vous doutez guère que l'« ordre » soit une mauvaise foi funeste. Il a osé écrire : « Elle n'a pas vaincu la guerre, le syndicat s'est fait partout l'allié et le sauveur de la bourgeoisie contre le parti. Chaque fois qu'une crise révolutionnaire se dessine, le syndicat se prononce pour l'« ordre » contre la turbulence du parti. »

Qu'en pensez-vous, camarades du Nord, de la Loire, des Vosges, de l'Aube et d'ailleurs ? Vous ne vous doutez guère que l'« ordre » soit une mauvaise foi funeste. Il a osé écrire : « Elle n'a pas vaincu la guerre, le syndicat s'est fait partout l'allié et le sauveur de la bourgeoisie contre le parti. Chaque fois qu'une crise révolutionnaire se dessine, le syndicat se prononce pour l'« ordre » contre la turbulence du parti. »

Qu'en pensez-vous, camarades du Nord, de la Loire, des Vosges, de l'Aube et d'ailleurs ? Vous ne vous doutez guère que l'« ordre » soit une mauvaise foi funeste. Il a osé écrire : « Elle n'a pas vaincu la guerre, le syndicat s'est fait partout l'allié et le sauveur de la bourgeoisie contre le parti. Chaque fois qu'une crise révolutionnaire se dessine, le syndicat se prononce pour l'« ordre » contre la turbulence du parti. »

Qu'en pensez-vous, camarades du Nord, de la Loire, des Vosges, de l'Aube et d'ailleurs ? Vous ne vous doutez guère que l'« ordre » soit une mauvaise foi funeste. Il a osé écrire : « Elle n'a pas vaincu la guerre, le syndicat s'est fait partout l'allié et le sauveur de la bourgeoisie contre le parti. Chaque fois qu'une crise révolutionnaire se dessine, le syndicat se prononce pour l'« ordre » contre la turbulence du parti. »

Qu'en pensez-vous, camarades du Nord, de la Loire, des Vosges, de l'Aube et d'ailleurs ? Vous ne vous doutez guère que l'« ordre » soit une mauvaise foi funeste. Il a osé écrire : « Elle n'a pas vaincu la guerre, le syndicat s'est fait partout l'allié et le sauveur de la bourgeoisie contre le parti. Chaque fois qu'une crise révolutionnaire se dessine, le syndicat se prononce pour l'« ordre » contre la turbulence du parti. »

Qu'en pensez-vous, camarades du Nord, de la Loire, des Vosges, de l'Aube et d'ailleurs ? Vous ne vous doutez guère que l'« ordre » soit une mauvaise foi funeste. Il a osé écrire : « Elle n'a pas vaincu la guerre, le syndicat s'est fait partout l'allié et le sauveur de la bourgeoisie contre le parti. Chaque fois qu'une crise révolutionnaire se dessine, le syndicat se prononce pour l'« ordre » contre la turbulence du parti. »

Qu'en pensez-vous, camarades du Nord, de la Loire, des Vosges, de l'Aube et d'ailleurs ? Vous ne vous doutez guère que l'« ordre » soit une mauvaise foi funeste. Il a osé écrire : « Elle n'a pas vaincu la guerre, le syndicat s'est fait partout l'allié et le sauveur de la bourgeoisie contre le parti. Chaque fois qu'une crise révolutionnaire se dessine, le syndicat se prononce pour l'« ordre » contre la turbulence du parti. »

Qu'en pensez-vous, camarades du Nord, de la Loire, des Vosges, de l'Aube et d'ailleurs ? Vous ne vous doutez guère que l'« ordre » soit une mauvaise foi funeste. Il a osé écrire : « Elle n'a pas vaincu la guerre, le syndicat s'est fait partout l'allié et le sauveur de la bourgeoisie contre le parti. Chaque fois qu'une crise révolutionnaire se dessine, le syndicat se prononce pour l'« ordre » contre la turbulence du parti. »

Qu'en pensez-vous, camarades du Nord, de la Loire, des Vosges, de l'Aube et d'ailleurs ? Vous ne vous doutez guère que l'« ordre » soit une mauvaise foi funeste. Il a osé écrire : « Elle n'a pas vaincu la guerre, le syndicat s'est fait partout l'allié et le sauveur de la bourgeoisie contre le parti. Chaque fois qu'une crise révolutionnaire se dessine, le syndicat se prononce pour l'« ordre » contre la turbulence du parti. »

Qu'en pensez-vous, camarades du Nord, de la Loire, des Vosges, de l'Aube et d'ailleurs ? Vous ne vous doutez guère que l'« ordre » soit une mauvaise foi funeste. Il a osé écrire : « Elle n'a pas vaincu la guerre, le syndicat s'est fait partout l'allié et le sauveur de la bourgeoisie contre le parti. Chaque fois qu'une crise révolutionnaire se dessine, le syndicat se prononce pour l'« ordre » contre la turbulence du parti. »

Qu'en pensez-vous, camarades du Nord, de la Loire, des Vosges, de l'Aube et d'ailleurs ? Vous ne vous doutez guère que l'« ordre » soit une mauvaise foi funeste. Il a osé écrire : « Elle n'a pas vaincu la guerre, le syndicat s'est fait partout l'allié et le sauveur de la bourgeoisie contre le parti. Chaque fois qu'une crise révolutionnaire se dessine, le syndicat se prononce pour l'« ordre » contre la turbulence du parti. »

Qu'en pensez-vous, camarades du Nord, de la Loire, des Vosges, de l'Aube et d'ailleurs ? Vous ne vous doutez guère que l'« ordre » soit une mauvaise foi funeste. Il a osé écrire : « Elle n'a pas vaincu la guerre, le syndicat s'est fait partout l'allié et le sauveur de la bourgeoisie contre le parti. Chaque fois qu'une crise révolutionnaire se dessine, le syndicat se prononce pour l'« ordre » contre la turbulence du parti. »

Qu'en pensez-vous, camarades du Nord, de la Loire, des Vosges, de l'Aube et d'ailleurs ? Vous ne vous doutez guère que l'« ordre » soit une mauvaise foi funeste. Il a osé écrire : « Elle n'a pas vaincu la guerre, le syndicat s'est fait partout l'allié et le sauveur de la bourgeoisie contre le parti. Chaque fois qu'une crise révolutionnaire se dessine, le syndicat se prononce pour l'« ordre » contre la turbulence du parti. »

Qu'en pensez-vous, camarades du Nord, de la Loire, des Vosges, de l'Aube et d'ailleurs ? Vous ne vous doutez guère que l'« ordre » soit une mauvaise foi funeste. Il a osé écrire : « Elle n'a pas vaincu la guerre, le syndicat s'est fait partout l'allié et le sauveur de la bourgeoisie contre le parti. Chaque fois qu'une crise révolutionnaire se dessine, le syndicat se prononce pour l'« ordre » contre la turbulence du parti. »

Qu'en pensez-vous, camarades du Nord, de la Loire, des Vosges, de l'Aube et d'ailleurs ? Vous ne vous doutez guère que l'« ordre » soit une mauvaise foi funeste. Il a osé écrire : « Elle n'a pas vaincu la guerre, le syndicat s'est fait partout l'allié et le sauveur de la bourgeoisie contre le parti. Chaque fois qu'une crise révolutionnaire se dessine, le syndicat se prononce pour l'« ordre » contre la turbulence du parti. »

Qu'en pensez-vous, camarades du Nord, de la Loire, des Vosges, de l'Aube et d'ailleurs ? Vous ne vous doutez guère que l'« ordre » soit une mauvaise foi funeste. Il a osé écrire : « Elle n'a pas vaincu la guerre, le syndicat s'est fait partout l'allié et le sauveur de la bourgeoisie contre le parti. Chaque fois qu'une crise révolutionnaire se dessine, le syndicat se prononce pour l'« ordre » contre la turbulence du parti. »

Qu'en pensez-vous, camarades du Nord, de la Loire, des Vosges, de l'Aube et d'ailleurs ? Vous ne vous doutez guère que l'« ordre » soit une mauvaise foi funeste. Il a osé écrire : « Elle n'a pas vaincu la guerre, le syndicat s'est fait partout l'allié et le sauveur de la bourgeoisie contre le parti. Chaque fois qu'une crise révolutionnaire se dessine, le syndicat se prononce pour l'« ordre » contre la turbulence du parti. »

Qu'en pensez-vous, camarades du Nord, de la Loire, des Vosges, de l'Aube et d'ailleurs ? Vous ne vous doutez guère que l'« ordre » soit une mauvaise foi funeste. Il a osé écrire : « Elle n'a pas vaincu la guerre, le syndicat s'est fait partout l'allié et le sauveur de la bourgeoisie contre le parti. Chaque fois qu'une crise révolutionnaire se dessine, le syndicat se prononce pour l'« ordre » contre la turbulence du parti. »

Qu'en pensez-vous, camarades du Nord, de la Loire, des Vosges, de l'Aube et d'ailleurs ? Vous ne vous doutez guère que l'« ordre » soit une mauvaise foi funeste. Il a osé écrire : « Elle n'a pas vaincu la guerre, le syndicat s'est fait partout l'allié et le sauveur de la bourgeoisie contre le parti. Chaque fois qu'une crise révolutionnaire se dessine, le syndicat se prononce pour l'« ordre » contre la turbulence du parti. »

Qu'en pensez-vous, camarades du Nord, de la Loire, des Vosges, de l'Aube et d'ailleurs ? Vous ne vous doutez guère que l'« ordre » soit une mauvaise foi funeste. Il a osé écrire : « Elle n'a pas vaincu la guerre, le syndicat s'est fait partout l'allié et le sauveur de la bourgeoisie contre le parti. Chaque fois qu'une crise révolutionnaire se dessine, le syndicat se prononce pour l'« ordre » contre la turbulence du parti. »

Qu'en pensez-vous, camarades du Nord, de la Loire, des Vosges, de l'Aube et d'ailleurs ? Vous ne vous doutez guère que l'« ordre » soit une mauvaise foi funeste. Il a osé écrire : « Elle n'a pas vaincu la guerre, le syndicat s'est fait partout l'allié et le sauveur de la bourgeoisie contre le parti. Chaque fois qu'une crise révolutionnaire se dessine, le syndicat se prononce pour l'« ordre » contre la turbulence du parti. »

Qu'en pensez-vous, camarades du Nord, de la Loire, des Vosges, de l'Aube et d'ailleurs ? Vous ne vous doutez guère que l'« ordre » soit une mauvaise foi funeste. Il a osé écrire : « Elle n'a pas vaincu la guerre, le syndicat s'est fait partout l'allié et le sauveur de la bourgeoisie contre le parti. Chaque fois qu'une crise révolutionnaire se dessine, le syndicat se prononce pour l'« ordre » contre la turbulence du parti. »

Qu'en pensez-vous, camarades du Nord, de la Loire, des Vosges, de l'Aube et d'ailleurs ? Vous ne vous doutez guère que l'« ordre » soit une mauvaise foi funeste. Il a osé écrire : « Elle n'a pas vaincu la guerre, le syndicat s'est fait partout l'allié et le sauveur de la bourgeoisie contre le parti. Chaque fois qu'une crise révolutionnaire se dessine, le syndicat se prononce pour l'« ordre » contre la turbulence du parti. »

Qu'en pensez-vous, camarades du Nord, de la Loire, des Vosges, de l'Aube et d'ailleurs ? Vous ne vous doutez guère que l'« ordre » soit une mauvaise foi funeste. Il a osé écrire : « Elle n'a pas vaincu la guerre, le syndicat s'est fait partout l'allié et le sauveur de la bourgeoisie contre le parti. Chaque fois qu'une crise révolutionnaire se dessine, le syndicat se prononce pour l'« ordre » contre la turbulence du parti. »

Qu'en pensez-vous, camarades du Nord, de la Loire, des Vosges, de l'Aube et d'ailleurs ? Vous ne vous doutez guère que l'« ordre » soit une mauvaise foi funeste. Il a osé écrire : « Elle n'a pas vaincu la guerre, le syndicat s'est fait partout l'allié et le sauveur de la bourgeoisie contre le parti. Chaque fois qu'une crise révolutionnaire se dessine, le syndicat se prononce pour l'« ordre » contre la turbulence du parti. »

Qu'en pensez-vous, camarades du Nord, de la Loire, des Vosges, de l'Aube et d'ailleurs ? Vous ne vous doutez guère que l'« ordre » soit une mauvaise foi funeste. Il a osé écrire : « Elle n'a pas vaincu la guerre, le syndicat s'est fait partout l'allié et le sauveur de la bourgeoisie contre le parti. Chaque fois qu'une crise révolutionnaire se dessine, le syndicat se prononce pour l'« ordre » contre la turbulence du parti. »

Qu'en pensez-vous, camarades du Nord, de la Loire, des Vosges, de l'Aube et d'ailleurs ? Vous ne vous doutez guère que l'« ordre » soit une mauvaise foi funeste. Il a osé écrire : « Elle n'a pas vaincu la guerre, le syndicat s'est fait partout l'allié et le sauveur de la bourgeoisie contre le parti. Chaque fois qu'une crise révolutionnaire se dessine, le syndicat se prononce pour l'« ordre » contre la turbulence du parti. »